

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René LEYVRAZ

Sagesse et culture

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 215-218

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

SAGESSE ET CULTURE

Aux récentes *Rencontres internationales* de Genève, on n'est pas arrivé à définir clairement la culture dont on voulait scruter l'avenir...

Qu'est-ce qu'un homme cultivé ?

Je ne vois pas de meilleure réponse que celle-ci : *c'est un homme dont le jugement et le goût sont formés.*

C'est-à-dire un homme capable de réfléchir sur son acquis, de discerner et de choisir. Et non pas seulement sur son acquis par le livre, le cinéma ou la radio, mais sur son acquis d'expériences au contact du réel quotidien ; même le travail des mains forme l'esprit, tandis que l'acquisition intellectuelle désordonnée le déforme.

La culture est donc inséparable de la sagesse.

Or, la sagesse est le fruit d'un long effort humain de réflexion et de purification, qui se poursuit à travers les siècles, qui ne s'improvise pas à chaque génération. C'est la *tradition* qui transmet la sagesse. Bien loin d'être contraire au progrès, la vraie tradition en est la sauvegarde.

L'un des conférenciers des *Rencontres*, M. Giacomo Devoto, a fait au cours d'un entretien une remarque significative. J'ai eu bien souvent, a-t-il dit en substance, l'occasion de converser avec de vieux paysans illettrés du sud de l'Italie, et ils m'ont laissé une impression de culture profonde, tandis que bien des bavards bourrés de livres et de films me sont apparus réellement incultes...

Ces vieux paysans étaient les héritiers modestes d'une antique sagesse.

Dans le *Jardin d'Hyacinthe*, Henri Bosco évoque en ces termes la lignée des bergers Arnaviel :

Tous ces Arnaviel ont une sorte de sagesse héréditaire, bien commun où, dans le besoin, ils vont discrètement puiser. Quand on parle au mien, il répond d'une façon impersonnelle. On sent qu'il ne dit rien qu'il ait inventé sur-le-champ, mais qu'il a cherché un moment, en lui, pour vous fournir une bonne

réponse, le mot juste, sensé, qui lui vient de ses pères. Si par hasard on conçoit quelque étonnement d'une telle sagesse, il vous devine et, souriant un peu, il vous dit : « Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, M. Méjean ; je vous le passe ; on me l'a passé dans le temps. Que voulez-vous de plus ? Les vieux savaient, je crois, pas mal de choses. » — Ainsi, il est le dépositaire attentif d'une tradition pastorale où il trouve, pour se conduire, des sentences taillées dans une forme solide et longtemps travaillées par les hommes.

Tout cela, certes, ne signifie pas que la sagesse transmise par tradition orale suffise à la culture ! Le savoir littéraire, scientifique ou technique a considérablement élargi notre domaine. Encore faut-il voir que l'acquisition réelle de ce savoir devient de plus en plus problématique pour la masse des hommes. Il n'est plus personne aujourd'hui qui puisse dominer l'ensemble des disciplines, comme au temps jadis un Pic de la Mirandole. Chacun doit se *spécialiser* assez rapidement, et ce qu'il peut connaître de la culture hors de sa spécialité reste du domaine des éléments ou des rudiments. Cela est inévitable et n'offre pas de périls graves tant que le spécialiste a le sens des *limites* de son savoir, car il gardera alors le souci de l'ensemble, le souci d'écouter, de s'informer, de raccorder. Par contre, le spécialiste qui prétend tout régir à partir de sa spécialité est redoutable, car il fausse les proportions et par là même altère la culture.

Or, *ce sens des limites* n'est pas un problème de savoir, puisque la totalité de la culture actuelle ne peut pas être acquise dans une vie d'homme.

C'est un problème de sagesse.

C'est pourquoi l'acquisition des *humanités*, formatrices de la sagesse, et leur diffusion toujours plus large, sont capitales pour le maintien de la culture et de l'avenir de la civilisation.

Par « humanités », je n'entends pas seulement les humanités « classiques », ou les humanités strictement littéraires.

Les *humanités chrétiennes*, si cruellement négligées aujourd'hui, dans un monde de toute part attaqué par l'humanisme athée, me paraissent bien plus importantes encore.

Peu de temps avant de monter sur l'échafaud — il y a eu 420 ans cet été —, saint Thomas More écrivait au précepteur de ses enfants ce message admirable :

Je vous engage, mon cher Conell, ainsi que mes meilleurs amis, à recommander à mes enfants d'éviter les écueils du luxe et de l'orgueil, de rester fidèles à la modestie, de ne pas se laisser éblouir par l'or, de ne pas dégrader, par une intelligence coupable, les dons qu'ils tiennent de la nature, et de n'être avides d'acquérir les trésors de la science que pour les faire servir à la gloire du Tout-Puissant.

Avec l'étude des lettres, ayez la bonté d'initier mes filles à la connaissance des Ecritures et des commentaires qu'en font les Pères. Il arrivera de là que dans la sérénité et la paix de leur âme, elles ne seront touchées ni des louanges adulatrices ni mortifiées des ineptes railleries des ignorants et des envieux... Pour écarter de leur âme l'orgueil et les convaincre qu'il n'y a rien de plus beau que la modestie recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, les préceptes des Pères feront plus que tout le reste. Ne manquez donc pas de faire étudier, après Saluste, quelques morceaux de S. Jérôme, de S. Augustin, à Margaret et à Elisabeth qui sont plus avancées que John et Cécile. Ainsi, vous resserrerez les liens qui m'attachent et qui les attachent elles-mêmes à vous, et vous me rendrez plus cher par le savoir et les vertus des enfants auxquels je suis déjà si étroitement uni par les liens sacrés de la nature.

Que de sagesse profonde et lumineuse dans ces quelques lignes, et combien nous avons besoin d'en retrouver le secret ! Nous voudrions bien que nos fils et nos filles fussent préservés des courants d'anarchie et de corrosion de notre époque, et nous nous efforçons pour cela d'élever autour d'eux des barrières — fragiles et vaines le plus souvent. Il faudrait, à l'exemple de Thomas More, leur donner de vraies et fortes nourritures qui leur permettent de se défendre d'eux-mêmes, et plus encore : de reprendre l'offensive dans la joie des certitudes reconquises. Or, ils ne reçoivent les humanités chrétiennes qu'au compte-gouttes, alors qu'ils sont accablés d'un énorme savoir qu'ils parviennent rarement à ordonner, à assimiler ! Ce ne sont pas seulement les anciens Pères qui leur manquent, c'est tout l'effort

de la pensée catholique moderne qui, dans la plupart des cas, leur échappe. Et l'on s'étonne qu'ils aient tant de peine à se garder des erreurs et des aberrations du siècle.

Je disais tout à l'heure que même le travail des mains forme l'esprit. Longtemps ce travail a été considéré comme servile et dégradant : ce fut l'une des tares de la culture antique. Le travail bien pris, bien conçu, est l'une des sources principales de la sagesse humaine. Les vieux paysans de Devoto, les bergers de Bosco nous l'ont montré. Il y a des « humanités du travail » aussi précieuses que les autres, et plus substantielles, certes, que la vulgarisation pseudo-scientifique dont souvent on encombre aujourd'hui les esprits. Ramuz, dans *Taille de l'Homme*, et Hyacinthe Dubreuil, dans *Travail et Civilisation*, y insistent avec une juste énergie. Nous sommes ici au seuil d'un domaine à peine défriché. Il semble que la machine fasse obstacle à ces humanités-là. Mais si la machine libère l'homme de la part la plus monotone de son effort, le travail formateur reste à la portée de ses mains, et il y tendra toujours, car ce travail répond à un besoin de sa nature.

Du *savoir*, nous en avons par dessus la tête.

C'est la *SAGESSE* qui doit être le souci majeur de notre temps !

René LEYVRAZ